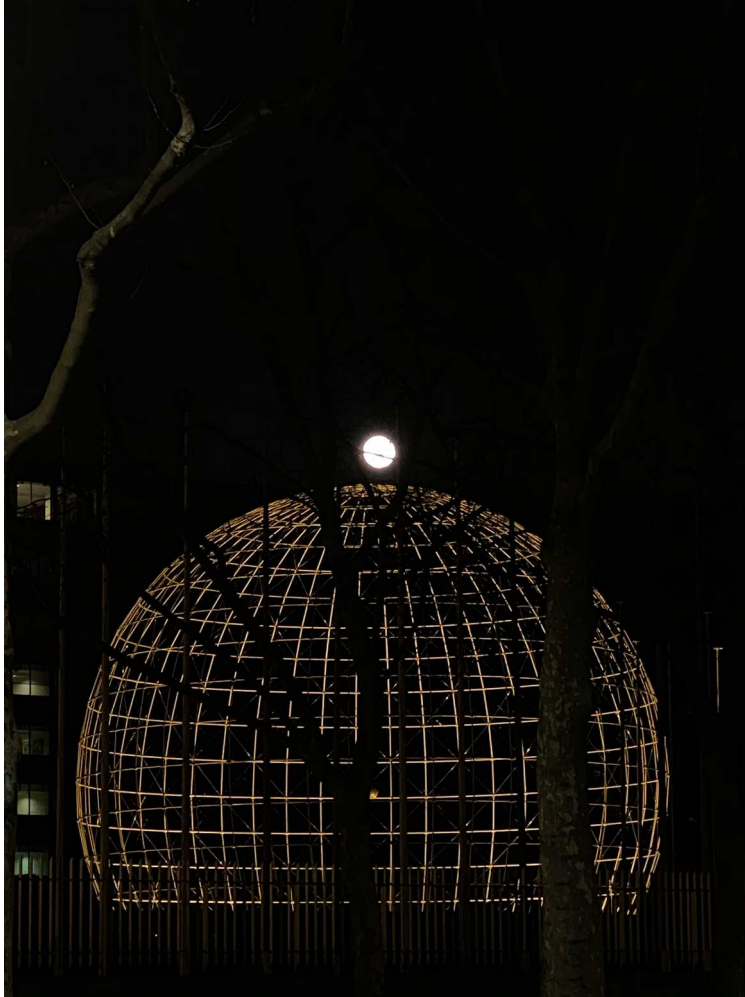


# Lacan Quotidien



N° 917 – Dimanche 28 février 2021 – 18 h 36 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Ruptures et surprises

EN AVANT

**En thérapie : une surprise bienvenue** par Jean-Claude Maleval

**Du confinement psychotique** par Marianne Canolle



## ***En thérapie : une surprise bienvenue***

**par Jean-Claude Maleval, avec Sophie Marret-Maleval**

*En thérapie*, série diffusée par Arte, réussit à faire événement quant à la réception de la psychanalyse en France par la curiosité nouvelle qu'elle suscite pour sa pratique. Certes, ce qui se passe dans une psychanalyse ne saurait se mettre en image, les mots eux-mêmes y manquent, mais un des grands mérites d'*En thérapie* consiste à donner une intuition de ce qui s'y joue, et des mutations subjectives qui s'en produisent. Les aléas du désir, les pouvoirs de la parole et les détails discursifs révélateurs font avancer l'intrigue. Avoir confié chaque personnage à un scénariste différent facilite la mise en évidence des réalités fantasmatiques originales et irréductibles dans lesquelles se meut l'être humain. C'est là l'un des premiers constats fait par le psychanalyste dans sa pratique. Un autre est le transfert, qui le conduit parfois à observer avec une certaine surprise le retour de l'analysant après une séance passée à dénigrer le praticien. Ces expériences majeures faites par l'analyste, *En thérapie* sait les faire partager au téléspectateur.

Le divan y est présent – sous la forme inusuelle d'un canapé – tandis que, dans son utilisation, une grande liberté est de mise. La temporalité des séances et des cures est ingénieusement contractée pour les besoins de l'intensité dramatique. Les séances se déroulent en face à face et la pratique du psychanalyste, Philippe Dayan, s'avère un peu directe, voire agressive, visant un forçage de la « vérité », ce qui différencie mal son travail de la psychothérapie. Une raison pour cela : les références de Roni Baht, professeur à l'université de Tel-Aviv, psychanalyste consulté par les producteurs de la série à l'occasion de sa première version israélienne (1), trouvent leur source principale dans un courant freudien qui prend un appui majeur sur le contre-transfert. L'attention portée sur celui-ci permet plus aisément de faire du psychanalyste un personnage romanesque propre à retenir l'intérêt du téléspectateur. Il est frappant que le travail effectué par P. Dayan avec sa contrôleuse n'aborde en rien le contrôle du cas et soit exclusivement centré sur l'examen du contre-transfert.

Cependant, la préservation du cadre analytique, qui constitue une autre référence majeure de R. Baht, s'avère plus difficile à respecter, de sorte qu'il dut se résoudre, en raison des contraintes de la représentation télévisuelle, à accepter quelques atteintes à celui-ci : analyste qui reçoit un couple, qui prescrit des médicaments, qui s'allonge lui-même sur le divan, qui appelle un taxi pour sa patiente, etc. L'important n'est pas là : le plus difficile pour R. Bath fut de prendre le risque de porter atteinte à la réputation publique du psychanalyste en acceptant de ne pas voiler ses faiblesses et ses limites. On peut lui en être gré. Grâce à cela, P. Dayan devient un personnage attachant.

Il possède même quelques traits lacaniens : il ne croit pas à un être analyste, épuré à jamais par son analyste didactique : il sait que le fantasme de l'analysant conditionne sa fonction. Sa propre psychanalyse ne l'a pas conduit à l'ataraxie : il reste comme ses patients un sujet divisé, confronté aux aléas de son désir et devant composer avec celui-ci. Il dévoile que derrière l'analyste subsiste un humain faillible. Certes un peu bavard, pour les besoins de la mise en scène, mais sachant dans la plupart des cas maintenir une neutralité bienveillante, capable de prendre du recul à l'égard des propos qui cherchent à l'atteindre, rigoureux sur le secret de la séance, soucieux d'expliquer le présent par l'histoire de chacun. Dans cette représentation du psychanalyste, nombre d'entre eux peuvent assez bien se reconnaître, le noyau de la pratique de P. Dayan étant compatible avec des références théoriques différentes. Toutefois, l'accent porté sur le contre-transfert le fait entrer dans la cure comme sujet et, faute d'opérer à partir de la position d'objet, il se trouve embarrassé de sa pensée, placée dès lors au cœur de la cure d'Ariane, ce qui le conduit à une impasse. Il ne cherche pas à se repérer du hors-sens et de la non-compréhension. C'est finalement la division de l'analyste, plus encore que celle de ses analysants, qui occupe le devant de la scène.



### *La psychanalyse, plus qu'une thérapie*

Les remarquables scénaristes ont évité l'écueil de proposer des cas-types, même si l'on discerne en leurs constructions quelques réminiscences de Dora ou de l'homme aux rats, en revanche aucun personnage n'évoque la psychose ordinaire de l'homme aux loups, et moins encore le délire de Schreber. Le choix des patients paraît influencé par la conception classiquement freudienne selon laquelle la psychanalyse serait peu adaptée au travail avec les sujets psychotiques. Aucun de ceux qui sont présentés n'évoquent la folie ; or, du fait de

l'oubli de l'écoute en psychiatrie et de la rudesse accentuée des conditions d'accueil, les sujets qui côtoient la folie constituent une part croissante de ceux qui s'adressent aux psychanalystes. Sur ce point, une part de l'actualité de la psychanalyse en France n'est pas abordé. Néanmoins, celle-ci se trouve concernée par la modalité de l'adresse des personnages. Dans un monde frappé par le traumatisme des attentats, l'adresse au « psy » est un recours pour Adel, non sans réticence et incrédulité. Camille est orientée par ses parents, sans demande spécifique. Quant au couple, c'est avec défiance également qu'il s'adresse au « spécialiste ». Le psychanalyste travaille avec la réticence et permet que la parole s'entende au-delà de la demande.

Le jeu des acteurs est de grande qualité, si bien qu'*En thérapie* contribue avec talent à faire connaître la psychanalyse, n'en brossant pas un tableau idéal, restant au plus près de ses effets, ne gommant pas la variabilité de ses résultats thérapeutiques. Elle sait indiquer que la psychanalyse est plus encore qu'une thérapie : une expérience existentielle qui procure un gain sur la vérité inconsciente et sur le mode de jouissance propre à chacun.

Pour Ariane, un gain de savoir concernant sa manière de mettre son corps en avant afin d'éviter l'engagement des sentiments (même si cette avancée reste inaboutie). Pour Adel, le dévoilement de son rapport à la trahison et à la lâcheté supposées de son père, dont il porte le poids, sans que toutefois la cure ait le temps de toucher la prise de risque qui en découle, à la fois dans le choix de son métier et dans l'acte « héroïque » qu'il pose. Acting out lié au forçage hâtif de la vérité ? Camille, l'enfant symptôme du couple parental, prend la parole et parvient à s'orienter de son propre symptôme. Le couple prend la mesure de la querelle au cœur de leur lien. Le plus réticent des deux, le mari, aborde les effets de son positionnement au sein de sa famille (celui qui ne réussit pas comme son frère) dans son choix de partenaire, ce qui fait tomber sa position agressive et défensive, et lui permet un nouvel abord de lui-même.

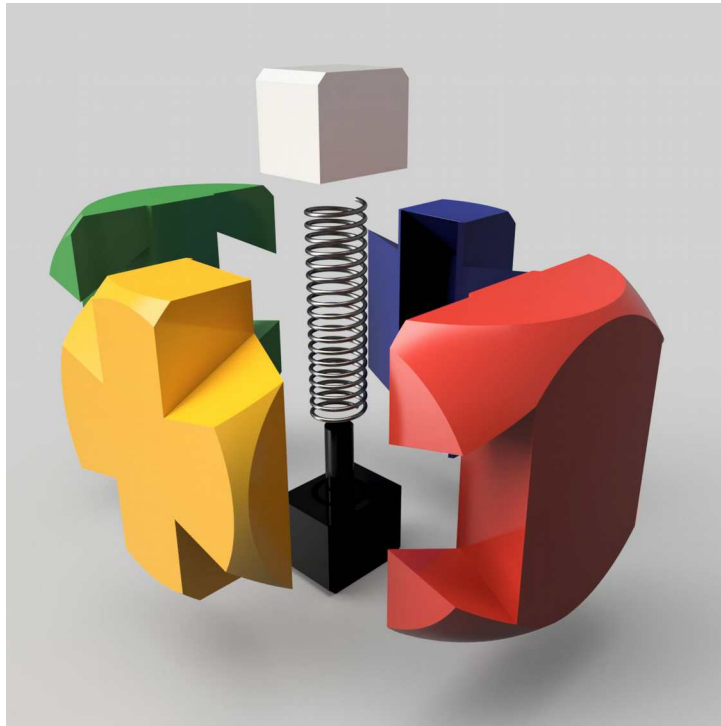


En ce qui concerne P. Dayan, on aurait pu craindre une *happy end* propre à combler les attentes de l'amateur de séries télévisées. Or la fin originale et subtile ne méconnaît pas les déterminismes inconscients.

Bien entendu *En thérapie* possède ses détracteurs : « bla-bla non scientifique ». À ceux-là il faut conseiller la lecture du travail de Guénaël Visentini, dont la parution est contemporaine de la diffusion de la série, dans lequel sont examinées les études qui établissent que « l'efficacité des psychothérapies psychanalytiques est aujourd'hui clairement reconnue pour un large panel de patients et relativement à une grande série de troubles et souffrances » (2).

La saison 2 en préparation parviendra-t-elle à se maintenir au même niveau de qualité ? Réussira-t-elle de nouveau à susciter par 35 fois une attente pressante du prochain épisode ?

1. Baht R., « A psychologist across the lines. Consulting for the TV series *BeTipul* —A personal perspective », *Contemporary Psychoanalysis*, vol. 46, n°2, New York, William Alanson White Institute, 2010, p. 235-249.  
2. Visentini G., *L'Efficacité de la psychanalyse. Un siècle de controverses*, Paris, PUF, 2021.



## Du confinement psychotique

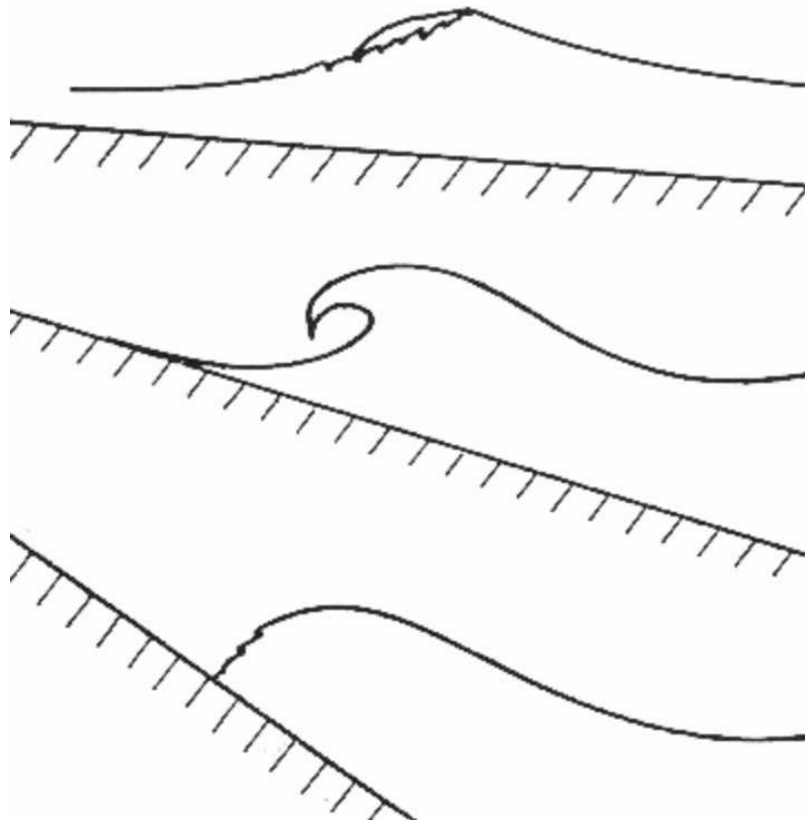
par Marianne Canolle

Ne pas toucher ses yeux, son nez, sa bouche, éviter le contact avec les poignées de portes, se laver maintes fois les mains, limiter ses déplacements, ne pas voir famille et amis, est notre quotidien depuis le début de la pandémie. C'est aussi le quotidien de certains de nos patients depuis des années. Leur mode de vie n'est pas dicté pas des recommandations du gouvernement ou des mots d'ordre pour tous. Eux-mêmes ont institué leur confinement. Il ne s'agit pas non plus de se protéger d'une atteinte virale biologiquement identifiée et nommée. Ce dont ils se protègent est une contamination sans nom. Le danger n'en est pas moins grand : le démantèlement du corps.

Ces patients ont « une certitude qui est que ce dont il s'agit – de l'hallucination à l'interprétation – [les] concerne » (1). Si le corps n'est pas articulé symboliquement par le signifiant phallique, il se trouve directement visé, par l'Autre ou par un signifiant de l'Autre. Ainsi, tel patient est convaincu depuis l'âge de 14 ans que la graisse de sa sœur risque d'envahir son corps non étanche, tel un poison. La jouissance de l'Autre non traitée par le signifiant du *Nom-du-Père* lui revient dans le réel. Autant peut-il remettre en question certains éléments de son délire, autant la certitude que cela le concerne personnellement est indéboulonnable. Ce délire s'est construit suite à un moment de rupture dans la signification « sous l'influence de quelque cause déclenchante [...] cachée » (2), qui marque un avant et un après, moment de bascule, de sidération qui reste énigmatique pour lui. Une signification délirante vient alors réparer ce vide de signification donnant au monde un sens nouveau pour le sujet. Selon Freud, « la formation du délire est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction » (3). Ce moment énigmatique, auquel ces patients ont affaire, contribue à la « ségrégation du sujet psychotique, tant ce réel est rebelle à la communication » (4).

Ainsi, ces patients, assignés hors discours, se soumettent à des mesures de protections singulières : les uns réalisent des rituels méthodiques sur leur corps ou leur environnement, d'autres se tiennent éloignés des personnes ou éléments persécuteurs, ou s'isolent chez eux évitant tout contact avec l'extérieur. Telle autre patiente encore, se coupe radicalement d'avec l'Autre, en disparaissant pendant plusieurs jours dans un état de catatonie brutal et pur.

Le confinement pour tous imposé par le gouvernement peut avoir des effets de chute du désir dans l'inertie du cocon, de rivalités imaginaires quant à ceux qui transgressent, de doutes, de rigolades, voire de moqueries, quant au bien-fondé des mesures prônées. Tandis que le sujet névrosé ne prend pas les choses « pleinement au sérieux », ce qui le maintient « dans un état moyen, [...] d'heureuse incertitude [qui lui] rend possible une existence suffisamment détendue » (5), le sujet psychotique, quant à lui, prend les choses très au sérieux. Son confinement lui permet de se soustraire à la jouissance de l'Autre et d'éviter que la langue ne déferle sur lui.



Nous constatons chez nombre de nos patients en psychiatrie – quel que soit le type de structure (intra-hospitalier, Hôpital de Jour ou Centre Médico-Psychologique) – une rupture du lien social. Et notre travail consiste à maintenir ce lien ténu à l'autre, voire de rebrancher le sujet avec la communauté humaine.

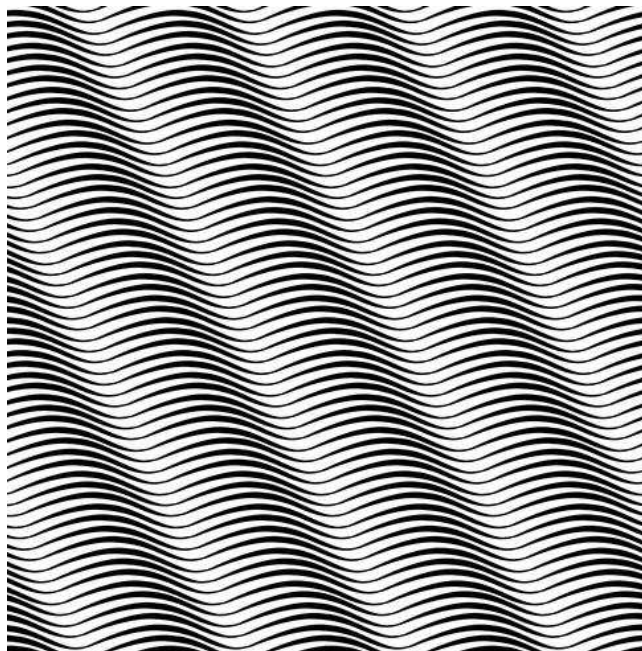
Comment de tels patients vivent-ils la crise sanitaire et les mesures restrictives qui l'accompagnent ? Quel effet a le confinement pour tous ordonné par le gouvernement sur leur confinement personnel ?

Pour certains qui souffrent d'être fondamentalement différents et en décalage socialement, c'est un allègement que nous avons pu constater, allègement d'être soumis à des consignes pour tous, universelles : être actuellement contraints à un retrait social « comme tout le monde » leur donne un sentiment d'appartenance à une norme. Certains ont ainsi pu tisser davantage de liens de solidarité. L'équipe d'un Hôpital de jour s'évertuait chaque semaine, par téléphone ou lors de visites à domicile, à rappeler ses rendez-vous à une patiente qui préférait l'abri de son lit à la confrontation aux autres. À partir du premier confinement, celle-ci s'est présentée à l'heure, voire en avance aux consultations et à différents ateliers, ravie de partager avec tous sa peur d'une éventuelle contamination. Son délire est ainsi devenu partageable. Comme le souligne Francesca Biagi Chai : « penser les autres comme elle *symptomatise son délire* et, d'une certaine manière, lui confère une limite » (6).

Pour d'autres, la nécessité décrétée d'un confinement généralisé est venue aggraver leur isolement, confortant leur conviction que le monde extérieur est dangereux. La mise en place de consultations téléphoniques leur est apparue comme une opportunité pour ne plus sortir de chez eux, en dépit de la levée du premier confinement. Ici, les mesures sanitaires ont contribué à fragiliser le lien tissé depuis longtemps par l'institution et à désarrimer davantage ces patients.

La rencontre de ces patients avec un psychanalyste et l'écoute attentive de la parole de chacun, toujours singulière, peut leur permettre de renouer une relation ne relevant pas de l'éducatif, ni de la contrainte ni de la normalisation. Cette pratique hors norme nécessite du temps, le temps propre à chacun pour retrouver les fils qui le relie à la vie (7).

1. Lacan J. *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 88.
2. Lacan J. « Structure des psychoses paranoïaques ». *Ornicar*, n° 44, 1988, p. 5-18.
3. Freud S. « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Dementia paranoïdes. (Le Président Schreber) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1966, p. 315.
4. Biagi-Chai F. *Traverser les murs. La folie, de la psychose à la psychanalyse*, Paris, Imago, 2020, p.74-75.
5. Lacan J. *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 87.
6. Biagi-Chai F., *Traverser les murs. La folie, de la psychose à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 67.
7. Cf. *ibid.*, p. 46-47.



*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**